

# **Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

## **Histoire De Sir Charles Grandison**

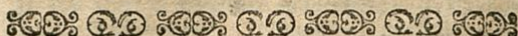
Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par  
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit  
de l'Anglois

**Richardson, Samuel**

**Göttingue [u.a.], 1756**

Lettre XXXI. Miss Byron à Miss Selby.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-2145**



## LETTRE XXXI.

*Miss* BYRON à *Miss* SELBY.

**V**ous trouverez dans la Lettre suivante du Docteur, qu'il est parlé d'un journal littéraire de sir Charles. Je m'imagine, ma chère, que ce doit être une charmante chose: je voudrois voir chaque ligne de ce qu'il a écrit pendant qu'il étoit en Italie. Une fois la présomtueuse Harriet esperoit qu'elle pourroit avoir droit... Mais ne parlons plus de ces espérances... Il n'y a rien à faire, Lucy!

*Douzième Lettre du Docteur* BARTLET.

Monsieur Grandison continuë ainsi.

J'employai la matinée suivante à prendre congé de plusieurs illustres membres de l'Université, avec qui j'avois passé bien des momens agréables & utiles pendant mon séjour en cette ville. Vous avez dans mon journal littéraire, le portrait de ces Savans, & quelques-unes de nos conversations. Je rendis mes devoirs au Cardinal Légat, au Gonfalonier, & à trois de ses Conseillers, qui, comme vous savez, m'ont aussi fort honoré de leur faveur. Mon ame n'étoit pas assez libre pour pouvoir jouir de leur conversation. Avec un tel poids sur le cœur, comment l'aurois-je pu? Mais la reconnoissance & la civilité devoient payer leurs dettes.

De

De retour à mon logement, ce qui ne fut que le soir, j'appris que le Général m'étoit venu demander.

J'envoyai un domestique au palais de Porretta, pour faire mes complimens au Général, à l'Evêque, & à Jeronymo, & pour s'informer en particulier de la santé des Dames & du Marquis. Je n'eus qu'une réponse générale, qu'ils étoient précisément comme je les avois laissés.

Les deux jeunes Seigneurs Sebastiano, & Juliano, me firent une visite de cérémonie. Ils parlèrent d'aller en Angleterre dans un ou deux ans. Je leur fis mes offres de service, & les pressai fort de tenir leur parole. Je demandai comment se portoient le Marquis, la Marquise, & leur chère cousine Clémentine. Très passablement, dit le Seigneur Sebastiano, en branlant la tête. Nous nous séparâmes avec beaucoup de civilité.

Je tournerai à présent mes pensées du côté de Florence, & des affaires que m'y ont laissé la mort de mon bon ami Mr. Jervois, & ma tutelle. Je vous ai dit les mesures que j'ai prises dans cette affaire, & les succès qu'ont déjà eu quelques-unes. J'espère, mon cher Docteur Bartlet, de vous y voir bientôt de retour du Levant, vous aux soins de qui je puis confier si sûrement mon précieux dépôt, pendant que j'irai à Paris attendre la permission de retourner dans ma patrie, dont j'ai été si longtems exilé.

J'espère y avoir aussi quelques occasions de converser avec ma bonne Madame Beaumont; & j'ai résolu de faire encore un effort pour rendre une personne si estimable à ma chère Angleterre.

Je



Je tâche ainsi, mon cher Docteur, de me consoler, & d'alléger le poids dont mon cœur est accablé par le triste état de la chère Clémentine. Si je puis la laisser heureuse, je le ferai moi-même, bien plutôt que je n'aurois pu l'être en pareilles circonstances, si dès mes premières liaisons avec cette famille, au mépris de toutes les loix de l'hospitalité, je m'étois livré à une passion pour elle.

La malheureuse Olivia est cependant encore un obstacle aux efforts que je fais pour me consoler. Quand elle me fit sa visite hors de saison à Bologne, elle refusa de retourner à Florence sans moi, jusqu'à ce que je l'assurai, que, comme mes affaires m'y appelleroient bientôt, j'irois l'y voir dans son Palais aussi souvent que ces affaires me le permettroient. Son prétexte pour venir à Bologne étoit de me prier de mettre Emilie auprès d'elle, jusqu'à ce que j'eusse tout arrangé pour l'emmener en Angleterre; mais je fus obligé de le refuser positivement, quoiqu'elle eût si bien travaillé sur l'esprit d'Emilie, qu'elle l'avoit engagée à demander instamment la permission de vivre avec Olivia, dont les équipages, & l'éclat dans lequel elle vit, avoient ébloui cette jeune fille.

\* \*

J'étois impatient d'apprendre des nouvelles de Jeronymo, & au moment que je partoisi pour Florence, desespérant de cette faveur, ce jour étant déjà le second depuis ma visite d'adieu, je reçus de lui la Lettre suivante.

Je n'ai pas été bien, mon cher Grandison.  
Je

Je crains qu'il ne faille rouvrir ma blessure de l'épaule. Dieu me donne la patience! Mais la vie est un fardeau pour moi.

Nous nous conduisons ici d'une étrange manière. Ils ont promis de garder des mesures avec la chère créature; mais elle a ouï dire que vous quittiez Bologne, & elle brule d'envie de vous voir.

La pauvre ame! Elle a tâché d'obtenir de son Père, de sa Mère, & de sa Tante, la permission de vous voir, ne fût-ce que pour cinq minutes. C'est la demande qu'on lui avoit refusée, dont je vous ai parlé dans ma dernière Lettre.

Camille craignoit, comme je vous l'ai dit, qu'elle ne retombât dans ses humeurs sombres:.. Cela est arrivé, mais n'a pas duré longtems; car bientôt après, elle a fait une tentative pour sortir de la maison par le jardin. Le jardinier lui a refusé la clef, & a cherché Camille, que, par un innocent artifice, elle avoit envoyé le moment auparavant, lui chercher quelque chose de sa toilette.

Le Général y alla avec Camille. Ils la trouvèrent occupée à dresser une échelle contre la muraille. Elle les entendit, elle fit un cri, & laissant l'échelle courut pour les éviter, jusqu'à la grande cascade, où si elle n'avoit été coupée par le Général, il étoit à craindre qu'elle ne se jettât.

Cela nous a tous rempli d'effroi. Elle ne demande qu'une entrevüe, une entrevüe pour prendre congé; & elle promet qu'elle sera tranquille. Mais on ne croit pas cela à propos. Cependant le Père Mariscotti lui-même croit qu'il



qu'il vaudroit mieux avoir cette complaisance. Si ma Mère avoit insisté, je crois qu'on l'auroit accordé: mais elle est si touchée de ce qu'on l'a blâmée pour avoir permis la dernière entrevue, qu'elle n'a pas voulu presser, quoiqu'elle ait fait entendre qu'elle ne s'y oppoisoit pas.

L'infortunée est venuë ce matin dans ma chambre en courant... Jeronimo, il s'en ira; je sai qu'il s'en ira. Tout ce que je demande c'est de le voir; de lui souhaiter du bonheur, & de favoir s'il se ressouviendra de moi, quand il sera parti, comme je me souviendrai de lui. N'y pouvez-vous rien faire, Jeronimo? Ne puis-je le voir une fois? pas une fois?

Avant que je pusse répondre, l'Evêque qui la cherchoit, est venu, suivi de Laurana, de qui elle s'étoit dégagée par force, pour venir vers moi.

Laissez moi seulement prendre congé de lui, Monsieur, a-t-elle dit en le regardant, & se collant autour de mon cou. Il s'en ira; il s'en ira pour toujours. Est-ce une si grande chose, qu'on me permette de lui dire; Adieu, soyez heureux Grandison! & pardonnez tout le trouble que je vous ai causé! Qu'est-ce que le libérateur de mon frère a fait? Qu'est-ce que j'ai fait, pour que je ne doive pas le voir, ni lui moi, seulement pendant un quart d'heure?

En effet, Monsieur, lui dis-je, on devoit avoir cette complaisance: en vérité on le devoit.

Mon Père en juge autrement, a dit l'Evêque. Le Comte en juge autrement. J'en juge autrement. Si le Chevalier étoit un homme ordinaire, cela se pourroit. Mais elle est remplie de  
ce

ce qui s'est passé à leur dernière entrevuë, & de sa conduite envers elle. Il est clair que cela lui a fait du mal.

Une seconde entrevuë peut lui ôter ces idées, repliquai-je.

Cher Jeronymo, repliqua-t-il avec un peu de mauvaise humeur, vous voulez toujours être d'un autre avis que tous les autres ! M<sup>re</sup>. Beaumont vient demain.

Que m'importe M<sup>re</sup>. Beaumont ? dit-elle... Je ne l'aime pas ; elle rapporte tout ce que je dis.

Venez, ma chère ame, lui dit Laurana, vous affligez votre frère Jeronymo. Allons dans votre chambre.

J'afflige tout le monde ; & tout le monde m'afflige ; & vous êtes tous cruels. Quoi ! il s'en ira, vous dis-je. Cela m'impatiente si fort. Et j'ai quelque chose à lui dire. Mon Père ne veut pas me voir. Ma Mère me renonce. Je l'ai cherchée, & elle se cache !... Je suis prisonnière, on me garde, on me maltraite !

Voici ma Mère, dit Laurana ; à présent, ma cousine, *il faut* que vous alliez dans votre chambre.

Voilà comme elle fait, dit Clémentine. A présent *il faut* que j'aille en effet !... Ah Jeronymo ! il n'est pas question de dire non !... Mais cela est dur ! bien dur !... Elle commença à fondre en larmes... Je ne veux pas parler, dit-elle, pas même à ma tante. Souvenez-vous en, je me tairai, Madame... Ah mon frère, me dit-elle à l'oreille, ma tante n'est plus ma tante d'autrefois !... Mais chut ! Je ne me plains pas, vous savez !

Je



Je vis par là que Madame Sforza la traitoit févérement.

Elle s'adressa à sa tante : Vous n'êtes pas ma Mère, Madame ; l'êtes-vous ?

Non, mon enfant.

Non, je ne suis point votre enfant ! Je ne le vois que trop bien. Mais mon frère Giacomo est aussi cruel pour moi que personne. Mais chut, Jeronymo !... Ne me trahissez pas !... A présent que ma tante est venuë , *il faut* que j'aille !... Je voudrois pouvoir m'enfuir loin de vous tous !

On la surprit hier vous écrivant une Lettre. Ma Mère a vu ce qu'elle avoit écrit ; elle en a pleuré. Ma tante l'a prise à ma sœur , dans son sein où elle l'avoit cachée en la voyant venir. Elle a senti cela vivement.

Quand on l'a emmenée dans sa chambre, elle a refusé de parler : elle est allée précipitamment dans son cabinet, & prenant sa bible, elle a tourné plusieurs feuillets avec vivacité. Madame Sforza avoit un livre en main, & se tenoit vis-à-vis de la porte du cabinet, pour observer ce qu'elle feroit. Elle est venuë à un passage, où elle s'est arrêtée ;... *Charmant !* a-t-elle dit.

L'Evêque lui avoit donné autrefois quelque teinture de latin... Elle a pris une plume, & de l'encre & a écrit. Vous verrez, Chevalier, la pureté de ses pensées parce qu'elle a omis, & ce qu'elle a choisi du Cantique des Cantiques ch. I.

*Ton nom est comme un parfum répandu ; c'est pourquoi les filles t'ont aimé. Tire moi, & nous courrons après toi... Les hommes droits t'ont aimé.*

*Ne*



Ne prenez pas garde à moi, à ce que je suis brune, car le soleil m'a regardée. Les enfans de ma Mère se sont mis en colère contre moi: ils m'ont mise à garder les vignes; & je n'ai point gardé la vigne qui étoit à moi.

Déclare moi, toi qu'aime mon ame, où tu pais, & où tu fais reposer ton troupeau sur le midi, car pourquoi serois-je comme une femme errante, vers les parcs de tes compagnons?

Elle a quitté sa plume, & est restée en relevant, le coude apuyé sur son pupitre, & soutenant sa tête de sa main.

Puis-je voir ce que vous écrivez, ma chère, a dit sa Tante, en s'avançant vers elle. Elle a pris le papier, l'a lu, & la emmenée hors du cabinet, sans opposition, elle se contentoit de soupirer.

Je ne veux plus écrire si en détail, sur un sujet si touchant, mon Grandison.

Ils s'imaginent tous qu'elle sera tranquille, quand elle saura que vous avez quitté Bologne; & ils appuient leur opinion sur ces mots que je vous ai rapporté; „ Il s'en ira, vous dis-je, cela m'impatiente si fort”... Du moins ils sont résolus de l'essayer. Ainsi, mon cher Grandison, il faut que nous vous permettions de nous quitter. Dieu vous conduise, & vous console aussi bien que nous! C'est la prière de

*Votre éternellement dévoué*

JERONYMO

Mr. Grandison n'ayant plus d'esperance de voir l'infortunée Clémentine, partit pour Floren-

Tom. III.

X

ren-

rence, avec la douleur dans le cœur. Il donna ordre là & à Livourne, que les commis & les agens de son ami défunt, Mr. Jervois, préparassent tous les comptes en attendant son retour de Naples: il partit alors pour cette ville, pour faire sa visite au Général.

Il avoit d'autres amis qui le chériffoient, à Sienne, à Ancone, & sur-tout à Rome, & quelques-uns aussi à Naples, dont il vouloit prendre congé avant que de partir pour Paris: il en eut d'autant plus de plaisir à aller voir le Général.

Il arriva à Naples au tems marqué.

Le Général me reçut, dit Mr. Grandison, avec plus de politesse que d'amitié. Vous êtes l'homme du monde le plus heureux, Chevalier, me dit-il, après les premiers complimens, vous échapez aux dangers en les bravant. Je vous assure que j'ai eu bien de la peine à me refuser la satisfaction de vous faire une visite *dans mon goût* à Bologne. J'étois effectivement résolu de le faire, jusqu'à ce que vous avez proposé de me venir voir ici.

J'aurois été bien fâché, lui dis-je, de voir un frère de Mademoiselle Clémentine dans *quelque goût* qui m'auroit dû faire oublier qu'il étoit son frère. Mais avant que de parler d'autre chose, permettez que je vous demande des nouvelles de sa santé. Comment est à présent la plus excellente des femmes?

Vous n'en avez donc rien appris, Chevalier?

Non, Monsieur; mais ce n'est pas faute d'inquiétude. J'ai envoyé trois differens messagers; mais je n'ai rien pu apprendre qui me satisfasse.

Vous



Vous n'apprendrez rien de pareil de moi , non plus.

J'en suis pénétré de douleur. Comment font le Marquis & la Marquise.

Ne me le demandez pas ; ils font très-malheureux.

J'apprens que mon cher ami, le Seigneur Jeronymo, s'est foudroyé...

A une cruelle opération, interrompit le Général... Pauvre Jeronymo ! il n'a pu vous écrire. Dieu veuille conserver mon frère ! Mais, Chevalier, vous n'avez sauvé qu'une moitié de vie, quand vous nous l'avez rendu ; nous vous en sommes pourtant obligés.

Je n'ai eu aucune raison de me vanter de cet événement, Monsieur, Je ne m'en suis jamais fait un mérite. C'étoit un pur effet du hazard, qui ne m'a rien coûté. Ce service a été bien exagéré.

Plût au ciel, Chevalier, qu'il eût été rendu plutôt par tout autre !

Par l'événement, Monsieur, j'ai sûrement raison de me joindre à votre souhait.

Il me montra ses tableaux, ses sculptures, & son cabinet de curiosité, pendant qu'on préparoit le dîner ; mais plutôt pour faire parade de sa magnificence, & de son goût, que pour me faire plaisir. J'observois même dans sa contenance une froideur qui alloit toujours en augmentant ; & il jetoit souvent les yeux sur moi avec une fierté qui marquoit son ressentiment, & non point avec la politesse & la franchise qu'il convenoit qu'il eût envers un hôte qui avoit entrepris un voyage d'environ deux cent milles

principalement pour le voir, & pour lui montrer la confiance qu'il avoit en son honneur. Comme cela étoit plus à sa honte qu'à la mienne, j'en avois pitié. Mais ce qui me fit le plus de peine, fut que je ne pus tirer de lui aucune lumière particulière sur la santé d'une personne dont les maux pésoient tant à mon cœur.

Il y eut plusieurs personnes de distinction à dîner: ainsi la conversation fut générale: il témoigna beaucoup d'égards pour moi à sa table, mais c'étoit avec un air de solemnité. J'y étois d'autant plus mal à mon aise, que je craignois que la situation de la famille à Bologne ne fût plus malheureuse que quand j'avois quitté cette ville.

Il s'écarta avec moi dans le jardin. Vous passerez au moins une semaine avec moi, Chevalier?

Non, Monsieur, j'ai les affaires d'un ami défunt à régler à Florence & à Livourne. Je pars demain de grand matin pour Rome, pour me rendre de là en Toscane.

Vous me surprenez, Chevalier, n'êtes-vous pas content de ma reception?

Je ne puis dire (je suis extrêmement franc) qu'il y ait dans votre Excellence, cet air de bonté, & de complaisance, que j'ai eu le plaisir d'y voir d'autres fois.

Par D., Chevalier, j'aurois pu vous aimer plus que tout homme au monde, après ceux de ma famille; mais j'avoue que je vous vois ici avec plus d'admiration que d'amitié.

Le mot d'*admiration*, Monsieur, peut avoir besoin d'explication. Il se peut que vous admiriez ma confiance; mais je vous remercie pour



pour la noble franchise de votre aveu en général.

Par *admiration*, j'entends tout ce qui peut vous faire honneur; j'admire votre bravoure en venant ici, en particulier, & la grandeur d'ame que vous montrates en prenant congé de nous tous. Mais n'aviez-vous pas dessein de m'insulter?

Je voulois vous faire remarquer alors, comme je le fais à présent dans votre propre palais, que vous ne m'aviez pas traité comme mon cœur me disoit que je méritois de l'être. Mais réfléchissant que votre chaleur venoit de la peine de vos parens assemblés, au-lieu de faire à votre question sur mon départ de Bologne, la réponse que vous sembliez attendre, je m'invitai à vous venir voir ici, à Naples, d'une manière qui sûrement ne pouvoit être prise pour une insulte.

J'avoue, Grandison, que vous me déconcertates; j'avois dessein de vous épargner ce voyage.

Etoit-ce le dessein de votre Excellence, quand en mon absence vous me demandates dans mon logis, le lendemain de la visite d'adieu?

Non absolument. J'étois mal à mon aise avec moi-même. Je voulois vous parler: je ne fai ce qui en seroit arrivé. Mais si je vous avois trouvé chez vous, & que je vous eusse proposé de fortir avec moi, auriez-vous répondu à ma demande.

C'est selon que vous l'auriez faite.

Voulez-vous donc y répondre à présent, si je vous vai trouver à Rome, à votre retour pour Florence?

Si c'est une demande à laquelle il convienne de répondre.

Pensez-vous que je vous en voudrois faire d'autre?



Je m'expliquerai, Monsieur. Vous avez conçu contre moi des préjugés sans fondement. Vous sembleriez panacher à m'imputer un malheur, qui n'étoit pas, & ne pouvoit être plus grand pour vous, que pour moi. Je connoissois mon innocence. Je savois que j'étois plutôt l'offensé, par les esperances qu'on m'avoit données, & ôtées ensuite, sans qu'il y eût de ma faute. Innocent & offensé qui craindrai-je? . . . Si j'avois craint, ma crainte auroit pu faire ma perte. Car n'étois-je pas au milieu de vos parens? étranger? Si j'eusse voulu vous éviter, le pouvois-je, si vous aviez été résolu à me chercher? . . . J'aurois mieux aimé me mesurer même avec un ennemi ou un homme d'honneur, que de l'éviter comme un coupable. Dans mon païs, la loi regarde la fuite comme une confession du crime. Si vous m'aviez fait des demandes auxquelles je n'eusse pas voulu répondre, je vous aurois fait mes représentations: j'aurois pu le faire peut-être aussi tranquillement que je parle à présent: si vous n'aviez pas voulu vous laisser convaincre, je serois resté sur la défensive, mais, pour le monde entier, je n'aurois pas voulu blesser un frère de Clémentine & de Jeronymo, un fils du Marquis, & de la Marquise de Porretta, si j'avois pu l'éviter. Si votre passion m'eut donné quelque avantage sur vous, & que j'eusse pu me rendre maître de votre épée, (car pour l'amour de tous deux, j'aurois refusé le pistolet, si j'en eusse eu le choix) je vous aurois présenté nos deux épées, & ma poitrine; elle étoit pénétrée auparavant par les maux de la chère Clémentine, & de toute votre famille . . . Peut-être me ferois-je



je contenté de dire, „Si vous vous croyez offensé, vangez-vous.” ... Et à présent que je suis à Naples, permettez moi de vous dire, que si contre toutes mes esperances, vous êtes résolu de m'accompagner à Rome ou ailleurs, avec des vûes ennemies, telle, sans y rien changer, fera ma conduite avec vous, si je le puis. Je compterai sur ma propre innocence, & j'espérerai de vaincre par la générosité un homme généreux. Laissons aux coupables à chercher leur sûreté dans la violence & dans le meurtre.

Quelle fierté, dit-il en colère, & immobile, en me mesurant des yeux; & pourriez-vous esperer un tel avantage?

Pendant que je serois calme, & résolu de me tenir seulement sur la défensive, pendant que vous seriez emporté, & peut-être téméraire, comme le sont ordinairement les agresseurs, je n'en doute pas: mais si j'avois pu éviter de tirer l'épée, sans encourir votre mépris, je ne l'aurois pas tirée: Votre Excellence n'ignore pas sans doute mes principes.

Grandison, je les connois; & ce qu'on dit généralement de votre adresse & de votre courage. Pensez-vous que j'aurois écouté patiemment les propositions d'alliance, si votre caractère ... Il dit alors plusieurs choses en ma faveur, sur le raport de gens qu'il estimoit, dont il me nomma quelques-uns.

Mais encore, Grandison, dit-il, cette pauvre fille! ... Elle n'auroit pu être si éperdument éprise, si quelque manége d'Amant ...

Permettez, Monsieur, que je vous interroiepe ... Je ne puis écouter une pareille imputa-



tion. Si on avoit employé de pareils manéges, elle n'auroit pu être si éprise. Ne pouvez-vous considérer votre généreuse sœur comme une fille des deux maisons d'où vous êtes issu? Ne pouvez-vous la voir, comme par le moyen de M<sup>r</sup>. Beaumont nous avons été à même de la voir, combattant avec son propre cœur (Pourquoi faut-il que je rapelle un sujet si délicat!) à cause de son devoir & de sa Religion; & résolue de mourir, plutôt que de flatter un seul désir que l'un & l'autre n'autoriseroient pas?... Je ne puis, Monsieur, presser ce sujet; mais il n'y eut jamais de passion plus généreusement combattue. Jamais il n'y eut un homme plus desintéressé, & placé dans de telles circonstances. Rapellez-vous seulement mon départ volontaire de Bologne, malgré les instances de votre famille; & la conduite vraiment grande de votre sœur, dans cette occasion, grande comme elle a paru l'être, quand Madame Beaumont l'amena à avouer ce qui auroit fait ma gloire si j'avois pu former quelques esperances, mais qui fait à présent mon supplice.

En effet, Grandison, elle a toujours eu une ame noble. Nous sommes trop portés peut-être à juger par les événemens, sans regarder aux causes: mais l'accès que vous avez eu auprès d'elle, un homme tel que vous! & que nous avons connu par des circonstances si fort en sa faveur, comme un homme également plein de principes, & de bravoure...

C'est, Monsieur, interrompis-je, juger encore par l'événement. Vous avez vu la Lettre de M<sup>r</sup>. Beaumont, Surement vous ne pouvez  
avoir



avoir un plus illustre mouvement de magnanimité dans une femme! Et je vous y renvoie pour la preuve de mon intégrité.

J'ai cette Lettre: Jeronymo me l'a donnée, quand j'ai pris congé de lui, en me disant ;  
 „ Grandison vous ira certainement voir à Na-  
 „ ples. Je crains votre chaleur. On connoit as-  
 „ sez son courage. Toute ma confiance est dans  
 „ ses principes. Il ne tirera l'épée que pour sa  
 „ défense. Chérifiez ce généreux hôte. Sure-  
 „ ment, mon frère, je puis compter sur votre hos-  
 „ pitalité... Lisez cette Lettre avant que de le  
 „ voir”... Je ne l'ai pas lue encore, continua  
 le Général; mais je la lirai, & dès à présent, si  
 vous me le permettez..

Il la prit dans sa poche, s'éloigna de quelques pas, & la lut. Il vint alors vers moi, & me prit la main... J'ai presque honte de moi-même, mon cher Grandison; j'avouë que j'ai manqué de magnanimité. Tous les maux de notre famille au sujet de cette infortunée fille, étoient devant mes yeux: je vous ai reçu, je vous ai traité, comme en étant l'auteur. Je cherchois à être mécontent de vous: pardonnez moi, & ordonnez tout ce que je puis faire pour vous. J'informerai Jeronymo comment vous m'avez subjugué, avant que j'eusse recours à la Lettre; mais que j'en ai lu depuis l'article qui rend compte de la passion de ma sœur, & que je voudrois l'avoir lu plutôt avec la même attention. Vous êtes pleinement justifié dans mon esprit: je suis fier de ma sœur. Cependant je remarque, par cette même Lettre, que la gratitude de Jeronymo a contribué au malheur que nous déplorons: